

## Moscou – Cannes – Hollywood : les allers-retours d'Andreï Kontchalovski

CÉCILE VAISSIÉ

Le cinéaste Andreï Kontchalovski est né en 1937 dans une famille très privilégiée et doublement célèbre en URSS. D'un côté, la branche Kontchalovski – celle de sa mère, une femme de lettres – compte deux peintres illustres et un médecin connu. De l'autre, les Mikhalkov appartiennent à la petite noblesse de province, et, surtout, Sergueï Mikhalkov, le père du réalisateur et de son frère Nikita Mikhalkov, a su conquérir une position de choix, en devenant l'auteur des hymnes soviétiques de 1944 et de 1977, et, depuis 1970, il est à la tête de l'Union des écrivains de la RSFSR. La famille fait donc partie des élites culturelles officielles et, à ce titre, elle jouit d'avantages matériels et de prérogatives exceptionnelles. En se faisant appeler d'abord « Mikhalkov-Kontchalovski », puis Kontchalovski, le cinéaste semble indiquer la branche familiale qu'il entend privilégier : celle des membres de l'intelligentsia et non celle des proches du pouvoir. Or, chez les Kontchalovski, les rapports avec l'Occident ont été étroits : les grands-parents du cinéaste ont passé de longues périodes en Europe avec leur fille – la mère du réalisateur – qui a également vécu aux États-Unis ; ils parlent plusieurs langues, et certains de leurs parents et de leurs amis vivent en France. Et, à la fin des années 1970, Andreï Kontchalovski « passe » à son tour « à l'Ouest ».

Cet article entend explorer les circonstances, les causes éventuelles, voire les objectifs de ce « passage », et non comparer

l'œuvre « d'avant » et celle « d'après ». Visionner le magnifique *Premier Maître* (1965), puis *Tango and Cash* (1989), un film avec Sylvester Stallone, suffit, en effet, à donner une idée de l'évolution artistique du cinéaste... En revanche, le départ de celui-ci demeure l'un des points les plus mystérieux de sa biographie, et il suscite deux types de questions. D'une part, pourquoi ce qui était interdit à la majorité des Soviétiques a-t-il été toléré pour l'un d'eux, et jusqu'où allaient les privilèges des élites ? D'autre part, y a-t-il eu, dans ce cas, privilège ou échange de services ? Autrement dit, peut-on imaginer que l'État soviétique ait considéré tirer un bénéfice du « passage en Occident » d'Andreï Kontchalovski ? Ces interrogations conduisent à aborder une hypothèse souvent chuchotée, mais non confirmée par des preuves formelles, puisque les archives sur ces questions demeurent fermées : celle des possibles liens du cinéaste avec le KGB.

### Des Premiers Voyages

Andreï Kontchalovski se rend pour la première fois en Occident en 1962 : il est invité au Festival de Venise où il présente son court-métrage, *Le Garçon et la colombe*. Dans ses mémoires, des mémoires à prendre avec recul, il raconte avoir éprouvé un choc, en réalisant que d'autres normes de vie existaient. Il passe ainsi une nuit, dans une *trattoria* romaine, à boire du vin bon marché avec le fils de Chaliapine, et il assurera n'avoir jamais oublié « ce sentiment de légèreté, de joie, la lumière, la musique, la fête<sup>1</sup> ». D'autres voyages suivent, qu'il n'est pas toujours facile de dater : en 1966, de nouveau le Festival de Venise<sup>2</sup> ; la Grande-Bretagne, sans doute à la fin de 1967<sup>3</sup>, mais peut-être aussi au début de 1966<sup>4</sup>. En novembre 1969, le cinéaste se rend aux États-Unis pour présenter son troisième film, *Le Nid de gentils hommes*, au Festival de San Francisco.

Faut-il rappeler que l'URSS brejnévienne n'est pas la Russie d'aujourd'hui et, encore moins, l'Europe ? À l'époque, soulignera la belle-sœur du cinéaste, « partir à l'étranger était comme partir dans

---

1. Andrej Končalovskij, *Nizkije Istiny* [Basses Vérités], M., Kolekcija «Soveršenno Sekretno», 1998, p. 113-118.

2. Andrej Končalovskij, *Nizkije Istiny (7 let spustja)* [Basses Vérités (sept ans après)], M., EKSMO, 2006, p. 229.

3. Andrej Končalovskij, *Voznyšajušij Obman* [Duperie sublime], M., Kolekcija «Soveršenno Sekretno», 1999, p. 61.

4. Natal'ja Arinbasarova & Ekaterina Dvigubskaja, *Lunnye Dorogi* [Les Chemins de la lune], M., Èksmo-Press, « Algoritm », 2002, p. 201-205.

le cosmos<sup>5</sup> ». Un Soviétique ne décide pas de s'envoler pour les États-Unis sur une simple invitation : il doit y être autorisé par des représentants du Parti et du KGB, ce qui implique, d'après divers témoins, d'être convoqué par plusieurs – parfois six – commissions. Or, Andreï Kontchalovski est – après son deuxième divorce et avant son troisième mariage – célibataire, ce qui est une cause courante de refus de sortie. En outre, si sa famille offre des gages de fiabilité politique, lui-même avait, peu de temps auparavant, une image de « contestataire » dans le cinéma : son premier film, *Le Premier Maître* (1965), a été confronté à des problèmes de la part des autorités du cinéma kirghize et son deuxième, *Le Bonheur d'Assia* (1966), a été « mis sur l'étagère ». Par ailleurs, le récit que le réalisateur fait, dans ses mémoires, de ce premier voyage américain surprend. En effet, les Soviétiques voyagent alors, presque toujours, dans le cadre de délégations dont l'un des membres, au moins, surveille les autres. Or, si Andreï Kontchalovski évoque très rapidement une délégation dont il précise seulement que le réalisateur lituanien Vitaoutas Jalakiavitchious en faisait partie<sup>6</sup>, il semble avoir été absolument libre et avoir multiplié, seul, les rencontres les plus improbables et, en théorie, les moins appréciées des officiels soviétiques.

Comment ne pas penser ici à un autre voyage de Soviétiques, qui s'est certes déroulé à une période très différente ? Entre avril et juin 1946, Konstantin Simonov séjourne aux États-Unis avec Ilya Ehrenbourg et un troisième journaliste. Officiellement, ils participent au Congrès des éditeurs et rédacteurs en chef, mais ils sont en fait chargés d'une mission que Molotov en personne, le ministre des Affaires étrangères, a expliqué à Simonov : ils doivent parcourir les États-Unis, rencontrer le plus de personnes possible et, dans ce contexte de guerre froide naissante, leur expliquer que l'URSS ne veut pas la guerre<sup>7</sup>. Élégant, cultivé, charismatique, Simonov parvient, comme Ehrenbourg, à s'intégrer dans les cercles intellectuels occidentaux et à y sympathiser avec des personnalités progressistes. Sans doute éprouve-t-il de l'admiration pour elles, mais il remplit

---

5. Interview de Tatiana Mikhalkova in *TeleNedelja*, 28 mars 2011, <http://teleweek.ru/194617>.

6. Andrej Končalovskij, *Nizkije Istiny (7 let spustja)*, op. cit., p. 244.

7. Konstantin Simonov, *Glazami čeloveka moego pokolenija. Razmyšlenija o I. V. Staline* [Par les Yeux d'un homme de ma génération. Réflexions sur I. V. Staline], M., Izdatel'stvo «Pravda», 1990, p. 89-94.

aussi la mission que Molotov lui a confiée, et c'est ainsi qu'il invite Charlie Chaplin à se rendre en URSS<sup>8</sup>.

Certes, 1969 n'est pas 1946, mais les rapports soviéto-américains ne sont guère meilleurs et, d'après un officier du KGB, ayant fait défection aux États-Unis, le KGB privilégie davantage encore l'infiltration, la désinformation et la manipulation<sup>9</sup>. Or, force est de constater que ce qui est permis à Kontchalovski est refusé à la plupart – y compris à de célèbres cinéastes. D'ailleurs, sauf lorsqu'il évoque son « passage à l'Ouest » de la fin des années 1970, le fils aîné de Sergueï Mikhalkov ne signale pas, dans ses mémoires, de difficultés précises pour se rendre en Occident. Il mentionne certes que de tels voyages n'étaient pas la norme – qui l'ignore sur le territoire de l'ex-URSS ? –, il souligne sa frustration de n'avoir pu partir autant qu'il l'aurait souhaité, mais ses voyages, ses collaborations et ses relations avec des Occidentaux sont présentés comme allant presque de soi. Or, il n'en était rien pour l'immense majorité de ses compatriotes.

### **Des Privilèges exceptionnels et des contradictions réelles**

Après ce premier voyage, Kontchalovski retourne aux États-Unis environ tous les deux ans au cours des années 1970. Qui, en URSS, a pu en faire autant ? Le cinéaste est, en revanche, dans la norme soviétique lorsque, à son retour des États-Unis, il rédige des « rapports » sur ses voyages, ainsi que le révèle aujourd'hui Viviane, son épouse française. Déjà, souligne-t-elle, il voulait aller travailler outre-Atlantique<sup>10</sup>. Sur ce plan, ce troisième mariage lui facilite beaucoup les choses. Dès son retour de San Francisco, le cinéaste a, en effet, épousé Viviane qu'il a rencontrée quelques mois plus tôt<sup>11</sup>. Dans les cercles artistiques soviétiques, il est l'un des premiers à se marier avec une Occidentale, il le fait quelques mois avant que Vladimir Vyssotski n'épouse Marina Vlady, et il peut ainsi se rendre

8. Konstantin Simonov, «Neskol'ko Vstreč s Čarli Čaplinom» [Quelques rencontres avec Charlie Chaplin], in *Sobranie Sočinenij. Tom šestoj* [Œuvres complètes, t. VI], M., «Xudožestvennaja Literatura», 1970, p. 751-779.

9. Voir Michel Heller, *Le 7<sup>e</sup> Secrétaire. Splendeur et misère de Mikhaïl Gorbatchev*, trad. d'Anne Coldefy-Faucard, Paris, Olivier Orban, 1990, p. 239-244 et Edward Jay Epstein, *Intox. CIA-KGB. La Guerre des mots*, trad. de Claude Seban, Paris, Stock, 1989, p. 88, 92 et 128-129.

10. Entretien de l'auteur avec Viviane Mikhalkov, Paris, 23 décembre 2008.

11. Andrej Končalovskij, *Nizžie Istiny*, op. cit., p. 160.

régulièrement en France, en tant que personne privée – précisera-t-il –, et non plus en tant que membre d'une délégation<sup>12</sup>. Beaucoup murmureront même que c'était l'un des objectifs de ce mariage...

Dans ses mémoires, Andreï Kontchalovski notera : « Ce qu'il y avait de plus triste avec Paris, c'était l'obligation d'en partir. Je n'avais pas envie de rentrer dans la Patrie de notre Parti<sup>13</sup> ». Mais qui lui donnait l'autorisation de quitter « la Patrie de notre Parti » ? Et en échange de quoi ? Vers 1972, il « organise » une projection du *Nid de gentilsbommes* à Rome, ce qui lui permet de rencontrer de nombreux cinéastes italiens, dont Pasolini<sup>14</sup>. Or, « organiser » une telle projection est impossible, pour un cinéaste soviétique, sans l'aval de ses autorités. Ou bien cela se produit une fois, par négligence, puis les portes du pays restent closes après une sévère remontrance. Andreï Kontchalovski jouit donc de privilèges exceptionnels, mais il n'en affirmera pas moins que l'ambassade soviétique (à Rome) se méfiait d'autant plus de lui qu'il n'allait jamais s'y faire enregistrer<sup>15</sup>. Cependant, les Soviétiques dont les officiels se défiaient ne sortaient pas, ou ne sortaient plus du pays ! Ceux qui ne respectaient pas les règles, non plus !

Tout l'indique : d'une part, le cinéaste a d'excellentes relations avec les autorités de son pays et, d'autre part, il tente de faire croire à un « froid » entre elles et lui. Pourquoi ? Pourquoi, dans l'Occident d'alors ou dans la Russie actuelle, essaie-t-il de passer, en dépit de toute vraisemblance, pour un contestataire qu'il n'a jamais vraiment été ? Et pourquoi, contrairement à tant d'autres, est-il si soutenu par les autorités soviétiques dans ses tentatives pour se faire connaître en Occident ? Ses films sont, en effet, présentés lors de festivals, mais aussi lors de semaines du cinéma soviétique. C'est le cas à Paris pour *La Romance des amoureux* (1974), son cinquième film, et le cinéaste en profite pour rencontrer Agnès Varda et Jacques Demy, dîner avec Serge Gainsbourg et Jane Birkin, Françoise Hardy et Jacques Dutronc<sup>16</sup>.

Sur cette période, il déborde de contradictions dans ses mémoires. Il écrit ainsi avoir fixé rendez-vous à l'actrice bergmanienne Bibi Andersson, à Leningrad, au début des années 1970, et prétend que « le simple fait de parler à une étrangère, en plus d'un pays

12. Andrej Končalovskij, *Vozvyšajušij Obman*, *op. cit.*, p. 99.

13. Andrej Končalovskij, *Nizkie Istiny*, *op. cit.*, p. 179.

14. *Ibid.*, p. 179-183.

15. *Ibid.*, p. 179-183.

16. Elena Koreneva, *Idiotka* [L'Idiote], M., AST, Astrel', 2003, p. 119-125.

capitaliste, était un délit terrible, à l'époque ». Il insiste lourdement : il aurait eu si peur d'être suivi qu'il est d'abord passé devant la jeune femme sans s'arrêter et lui a glissé qu'elle devait marcher tout droit dans la rue, sans se retourner. Ils auraient fait trois kilomètres, chacun sur un trottoir, avant d'oser se parler. Puis Kontchalovski raconte, comme si de rien n'était, qu'en 1974, il a téléphoné en Norvège à Liv Ullmann et que, quelques jours plus tard, il est allé la retrouver à Oslo... Mais quel Soviétique peut se le permettre ? Et il l'invitera à Moscou où elle se rendra en avril 1975 et vivra avec lui, quelque temps, à la datcha familiale. Ce n'était donc pas un « délit terrible<sup>17</sup> » ?!

### Un Festival de Cannes déterminant

Le Festival de Cannes de 1978 marque un tournant déterminant : Andreï Kontchalovski y siège dans le jury, ce qui est, pour lui, à la fois une reconnaissance de son travail et un coup de projecteur extraordinaire. Une productrice française, Lise Fayolle, lui propose alors d'adapter le roman d'une Britannique, *J'ai envoyé une lettre à mon amour*<sup>18</sup>, pour un film où Simone Signoret tiendrait le rôle principal<sup>19</sup>. Le fils aîné de Sergueï Mikhalkov accepte, alors qu'en tant que citoyen soviétique, il n'a pas le droit de conclure un contrat privé avec des étrangers. Il passe donc une partie de l'été 1978 à Paris pour écrire ce scénario avec le célèbre scénariste Gérard Brach<sup>20</sup>. Cet été-là, il termine également *Sibériade*, un pari audacieux. En effet, ce sixième film qui, en tant que « commande d'État », bénéficie de moyens exceptionnels, mais fait l'objet de contrôles démultipliés, a aussi été conçu par le réalisateur comme « un pont pour partir<sup>21</sup> ». Partir pour Hollywood.

Dans ses mémoires, Andreï Kontchalovski brouille les dates et cultive le flou, tout particulièrement sur cette période. En revanche, Sylvette Desmeuzes qui représente alors le Festival de Cannes à Hollywood est formelle : c'est vers octobre ou novembre 1978 qu'elle a rencontré le cinéaste russe à Los Angeles et que leur liai-

17. Andrej Končalovskij, *Nizkije Istiny (7 let spustja)*, op. cit., p. 260-263.

18. Bernice Rubens, *I Sent a Letter to My Love*, Londres, W. H. Allen, 1975.

19. Andrej Končalovskij, *Vozvysajusij Obman*, op. cit., p. 153-154.

20. Andrej Končalovskij, *Nizkije Istiny*, op. cit., p. 196. Andrej Končalovskij, *Vozvysajusij Obman*, op. cit., p. 153-154.

21. «Svoj Sredi Čužix» [Chez Soi chez les étrangers], interview d'A. Končalovskij par Oleg Sul'kin, *Èkran* (M.), avril 1998, p. 16-19.

son a commencé. Kontchalovski entame alors une étrange double, voire triple vie, qui durera plus d'une année et qu'il dissimulera dans ses mémoires. Depuis la fin de 1978, il vit, avec Sylvette, à Los Angeles, tout en retournant régulièrement à Moscou peaufiner son film et en prétendant rendre visite, à Paris, à sa femme dont il est séparé et qui vit à Moscou... Aux États-Unis, Sylvette finance tout – confiera-t-elle : lui n'a ni contrat, ni argent. Ses billets d'avion sont achetés à Moscou – les autorités soviétiques ne peuvent donc ignorer ses voyages – et le cinéaste rapporte, de chaque séjour chez lui, du caviar que Sylvette revend à des amis producteurs pour six cents dollars : c'est l'argent de poche de Kontchalovski qui est entretenu par sa compagne. Le couple habite, un temps, chez la jeune femme qui partage une colocation à Beverly Hills, à côté de chez Jack Nicholson et Marlon Brando<sup>22</sup>.

Or, le 3 janvier 1979, Andreï Kontchalovski envoie au Comité central du PCUS une note de vingt-sept pages « sur l'activation du rôle du cinéma dans la lutte idéologique des deux systèmes, à l'étape actuelle ». Dans un jargon absolument soviétique, il y assure que « la justesse des idées qui dirigent notre peuple et notre Parti dans son mouvement vers le communisme est confirmée par tout le cours de l'histoire mondiale ». Néanmoins, il faudrait « élever à un stade nouveau la propagande de nos idées, de notre mode de vie et de notre vision du monde ». Kontchalovski souligne que le cinéma a un impact sur de larges masses et que ce « moyen de propagande » peut, en outre, s'autofinancer, voire apporter du bénéfice. Il désigne donc, comme « principale tâche stratégique », d'« infiltrer le marché américain et [de] conquérir le spectateur américain ». N'est-ce pas ce qu'il est déjà en train de faire, à sa façon ? D'ailleurs – il le souligne dans cette note : « il ne faut pas aller au combat idéologique, sans une troupe d'éclaireurs<sup>23</sup> ».

Deux désirs semblent se rencontrer : celui qu'a le cinéaste de faire carrière à Hollywood et celui que conservent les dirigeants soviétiques de maximiser la propagande idéologique, à l'intérieur du pays et à l'extérieur. À l'époque, Filipp Ermach, président du GosKino, aurait d'ailleurs été partisan d'« américaniser » le cinéma soviétique<sup>24</sup>. Or, comment oublier que, d'après Kontchalovski lui-

22. Entretien de l'auteur avec Sylvette Desmeuzes Balland, chez cette dernière, 11 décembre 2010.

23. RGANI (Archives d'État de Russie pour l'Histoire du Temps présent), F. 5, op. 76, d. 294, f. 2-26.

24. Ol'ga Surkova, *Tarkovskij i Ja* [Tarkovski et moi], M., Zebra E, 2005, p. 234.

même, c'est cet Ermach qui lui aurait proposé de collaborer avec le KGB<sup>25</sup> ? Dès lors, qui instrumentaliser le plus l'autre : l'État, le KGB ou le cinéaste ? Et quelles relations existent précisément entre eux ?

Dans les semaines qui suivent, le Département de la culture du Comité central discute des propositions d'Andreï Kontchalovski avec Filipp Ermach et Lev Koulidjanov, Premier secrétaire de l'Union du cinéma. Ils sont d'accord sur la façon qu'a le réalisateur de poser le problème et ils estiment que certaines de ses propositions doivent être étudiées. Toutefois, un rapport du 27 février 1979 signale, de façon très surprenante, qu'« il n'est pas possible de répondre à l'auteur de la lettre, car il est parti pour un an, chez sa femme, en France<sup>26</sup> ». Depuis quand ? Ils ne le précisent pas. Sauf que le cinéaste vit désormais surtout à Hollywood avec Sylvette Desmeuzes, qu'il est séparé depuis 1973 de son épouse française et que celle-ci vit à Moscou : est-il imaginable que les autorités soviétiques ne sachent pas tout cela ? D'où un sentiment de « poudre aux yeux »...

### Un Étrange « Passage à l'Ouest »

*Sibériade* est présenté en compétition au Festival de Cannes en mai 1979 et est entouré d'une rumeur, que Kontchalovski ne cessera de répéter : les autorités auraient voulu interdire le film<sup>27</sup>. C'est faux. Cette « commande d'État » a été suivie de très près par les autorités et – les archives en témoignent – n'a connu aucun problème sérieux<sup>28</sup>. Sans doute cette rumeur infondée est-elle censée redonner au cinéaste une image de quasi-dissident, plus valorisante que celle de cinéaste officiel. D'autant qu'une autre rumeur circule déjà et s'appuie sur les privilèges invraisemblables dont il jouit par rapport à ses compatriotes : il serait « un agent du KGB », et c'est pourquoi Simone Signoret refusera de tourner avec lui<sup>29</sup>.

25. *Ličnaja žizn' Andreja Končalovskogo* [La Vie privée d'Andrej Končalovskij], Première chaîne (russe), 19 août 2007.

26. RGANI, F. 5, op. 76, d. 294, f. 27.

27. Entretien informel de l'auteur avec Viviane Mikhalkov, le 24 février 2009. Andreï Tarkovski, *Journal (1970-1986)*, Paris, Cahiers du Cinéma, 2004, p. 287. Intervention d'Andreï Kontchalovski au Centre culturel russe de Paris, 24 février 2009.

28. Voir RGALI (Archives d'État de Russie pour la Littérature et l'Art), F. 2944, op. 4, d. 4322 et F. 2944, op. 4, d. 4579.

29. Andrej Končalovskij, *Nizkie Istiny*, op. cit., p. 196. Andrej Končalovskij, *Vozvysajusij Obman*, op. cit., p. 153-154.

À Cannes, *Sibériade* reçoit le Grand Prix spécial du Jury, et son metteur en scène, fou de rage de ne pas avoir obtenu la Palme d'Or, semble être aussitôt reparti à Hollywood. Fin novembre 1979, il est de nouveau à Moscou pour une projection qui aurait été la « première » officielle de son film<sup>30</sup>. Le 10 janvier 1980, celui-ci sort sur les écrans soviétiques – ce sera un échec commercial – et, dans la foulée, le présidium du Soviet suprême de Russie décerne à Kontchalovski le titre honorifique d'« artiste national »<sup>31</sup>. Au printemps, le réalisateur est en France. Il passe d'un bloc à l'autre, comme si le rideau de fer n'existait pas et, en avril 1980, il demande officiellement à Filipp Ermach, le président du GosKino, le passeport nécessaire pour vivre en Occident :

Comme par le passé, je m'en tiens, dans mon activité, aux positions que je vous ai plusieurs fois exposées, à vous et au GosKino, dans mes articles et lettres, et je suppose que vous n'avez pas de raison de douter de ce que mon activité à l'étranger sera utile pour renforcer une image juste de notre pays, de notre démocratie socialiste et de l'art soviétique<sup>32</sup>.

Il dit comprendre que certains donneront à son geste une signification politique que celui-ci n'a pas, mais assure que, de son côté, il fera tout pour empêcher cela. Il serait même prêt à participer, dans la mesure du possible, à des événements organisés par l'Union du cinéma et le GosKino, mais précise qu'il ne se rendra à Moscou qu'après avoir reçu un passeport consulaire de citoyen soviétique vivant à l'étranger<sup>33</sup>.

Peu après, le cinéaste reçoit une lettre de sa mère. Dans ce courrier daté du 27 avril 1980, Natalia Kontchalovskaïa demande à son fils de revenir en Russie pour l'été, et lui promet que les autorités lui donneront un passeport lui permettant de voyager. Elle-même a déjà reçu un visa, pour se rendre, semble-t-il, à Paris où elle souhaite le voir<sup>34</sup>. Deux choses frappent dans ce courrier, pour qui se souvient des réalités de l'époque. D'une part, bien que son fils « refuse », pour l'instant, de rentrer en URSS, la femme de lettres est autorisée à se rendre en France, ce qui semble très étonnant !

30. Elena Koreneva, *Idiotka*, op. cit., p. 253.

31. Valerij Golovskoj, *Meždu Ottepel'ju i Glasnost'ju. Kinematograf 70-x* [Entre le Dégel et la Glasnost. Le Cinéma des années 1970], M., Izdatel'stvo «Materik», 2004, p. 25, p. 46.

32. RGANI, F. 5, op. 77, d. 196, f. 99-100.

33. *Ibid.*

34. Andrej Končalovskij, *Nizkie istiny (7 let spustja)*, op. cit., p. 276-277.

En outre, de qui Natalia Kontchalovskaïa se fait-elle l'écho, lorsqu'elle assure à son fils qu'il obtiendra le passeport demandé ? Mais, effectivement, Kontchalovski obtient peu après le passeport qui permet aux Soviétiques de vivre et travailler à l'étranger<sup>35</sup>. C'est exceptionnel, car il n'a aucun contrat là-bas.

D'ailleurs, tout surprend dans ce départ et, en premier lieu, le silence qui l'entoure : il n'en est question, ni dans la presse soviétique, ni dans la presse russe de l'émigration, ni dans la presse de cinéma internationale. Contrairement à ce que feront Tarkovski et le metteur en scène Lioubimov, Andreï Kontchalovski ne lance pas de déclaration fracassante : tout se passe discrètement. En outre, le cinéaste semble n'avoir subi aucune sanction, alors que ses compatriotes restant en Occident font, le plus souvent, l'objet d'une condamnation publique en URSS : leur nom disparaît des journaux et des génériques de films, tandis que leurs livres sont retirés des bibliothèques. Le nom de Kontchalovski est peut-être un peu moins cité dans son pays natal, mais il l'est quand même<sup>36</sup>. Par ailleurs, son clan n'est victime d'aucune conséquence néfaste, alors que même les familles très privilégiées en subissent, lorsque l'un de leurs membres émigre.

Tout indique donc que le cinéaste s'est installé en Occident avec l'accord des autorités soviétiques, et un double indice confirme cette déduction. D'abord, Andreï Kontchalovski retourne régulièrement en URSS après son « départ » : au moins deux fois par an, concédera-t-il à la fin de 1989 ou au début 1990<sup>37</sup>. Par la suite, il annoncera une fréquence encore accrue : « Tous les trois mois, j'allais de Los Angeles en URSS et je rapportais deux kilos de caviar noir. Avec l'argent de deux kilos, on peut vivre trois mois<sup>38</sup> ». Sauf qu'il n'en vivait pas : c'était son argent de poche. En outre, les proches du cinéaste gardent le droit – le privilège ! – de voyager en Occident. Dès le mois de mai 1980, Nikita Mikhalkov se rend ainsi aux États-Unis, au sein d'une délégation<sup>39</sup>. Il y retournera en mars 1981 et en 1982, soit trois fois en trois ans. À l'automne 1980, Na-

35. Ol'ga Surkova, *Tarkovskij i Ja*, op. cit., p. 280.

36. Voir, par exemple, Sergej Jutkevič, *Kino. Ėnciklopedičeskij slovar'* [Le Cinéma. Dictionnaire encyclopédique], M., Izdatel'stvo «Sovetskaja Ėnciklopedija», 1986, p. 270-271.

37. «Tam i zdes'» [Ici et là-bas], interview d'Andreï Mikhalkov-Kontchalovski par A. Lipkov, *Sovetskij Ėkran* (M.), 1, 1990, p. 24-25.

38. «Svoj Sredi Čužix», art. cit., p. 16-19.

39. *Variety* (New York – Los Angeles), 21 mai 1980, p. 4.

talia Kontchalovskaïa est à Paris, « sur l'invitation d'amis<sup>40</sup> ». Et, là encore, le cinéaste ne dit pas tout à fait la vérité dans ses mémoires où il assure qu'à cause de lui, sa mère est devenue « nevyezdnaïa » [interdite de visa]: « Pendant longtemps, on ne l'a autorisée à aller nulle part. » Longtemps ? Quelques mois ? Le cinéaste qui sait bien que, pour un Soviétique, tout cela n'est pas crédible, ajoute : « Finalement, on lui a donné un visa, à la demande de mon père, pour qu'elle me convainque de rentrer<sup>41</sup>. » D'ordinaire, le procédé pour convaincre les Soviétiques de rentrer était l'exact contraire : les autorités ne laissaient plus sortir leurs proches... Elles ont ainsi gardé en otage, pendant des années, le fils d'Andreï Tarkovski, dans l'espoir de faire revenir celui-ci.

Dans ses mémoires, le cinéaste s'efforce donc de donner l'illusion qu'il a dû lutter contre les autorités soviétiques pour rester en Occident et qu'il avait avec elles des relations conflictuelles : il se serait trouvé dans une situation similaire à celle de nombreux artistes ayant rompu avec le système, de Nouriev à Lioubimov<sup>42</sup>. Il assure ainsi avoir éprouvé, en partant, « un véritable sentiment de culpabilité » : « Je laissais tomber tout le monde<sup>43</sup>. » Mais qui a-t-il « laissé tomber », alors qu'il revenait tous les six, voire trois mois chercher son caviar ? Il prétend même qu'en Russie, on disait qu'il avait trahi la Patrie et couvert de honte la haute appellation d'artiste soviétique<sup>44</sup>. Mais qui disait cela ? Où ? Apparemment, la presse ne s'en est pas fait l'écho. Et pourquoi raconte-t-il être allé au Japon en 1983 en passant par l'aéroport de Moscou et n'avoir pas eu le droit de sortir de la zone de transit ? Il aurait téléphoné à sa mère qui en aurait été bouleversée, mais n'aurait pas eu le droit de le rejoindre<sup>45</sup>... Nous savons pourtant qu'en septembre 1982, il était à Moscou.

---

40. Natal'ja Končalovskaja, «Nezabudki v Korzine» [Des Pensées dans une corbeille], *Literaturnaja Rossija*, 18 septembre 1981, p. 18-19. Andrej Končalovskij, *Nizkie Istiny*, op. cit., p. 227. Natal'ja Končalovskaja, *Volshebstvo i trudoljubie* [Magie et diligence], M., Sovetskij Pisatel', 1989, p. 73.

41. Andrej Končalovskij, *Nizkie Istiny (7 let spustja)*, op. cit., p. 281.

42. Andrej Končalovskij, *Nizkie Istiny*, op. cit., p. 49, p. 157-158. «Svoj Sredi Čužix», art. cit., p. 16-19.

43. *Ibid.*, p. 148-149.

44. *Ibid.*, p. 213-219.

45. Andrej Končalovskij, *Nizkie Istiny (7 let spustja)*, op. cit., p. 306-307.

Kontchalovski va jusqu'à se qualifier de « *nevozvrahtchetsnets*<sup>46</sup> », un mot qui, en URSS, désignait ceux qui avaient profité d'un séjour à l'Ouest pour y rester, sans l'autorisation des autorités soviétiques, et qui ne pouvaient donc plus retourner sur leur terre natale. Le cinéaste n'était en rien dans ce cas-là, mais, en 2007, Sergueï Mikhalkov lui applique, lui aussi, ce terme<sup>47</sup>. Dès lors, en Occident, certains parleront de Kontchalovski comme d'un « dissident », alors que celui-ci ne l'a jamais été et le clamera, haut et fort, à la fin des années 1990, quand sera passée la très courte période pendant laquelle il était prestigieux, en Russie, d'être associé aux contestataires du système soviétique<sup>48</sup>.

### La Rumeur d'une collaboration avec le KGB

Parce que le cas de Kontchalovski est unique et parce que le cinéaste l'entoure de mensonges assez flagrants, la rumeur de sa collaboration avec le KGB se répand très vite, d'abord chez les producteurs juifs de Hollywood, très conscients des difficultés qu'ont de nombreux Juifs soviétiques souhaitant émigrer, puis en France, et elle va longtemps bloquer la carrière occidentale du cinéaste<sup>49</sup>. Il n'est, en effet, pas imaginable qu'à partir de 1978, dans une période de tension géopolitique extrême, Andreï Kontchalovski ait pu vivre à Hollywood, et aller et venir entre les États-Unis, la France et l'URSS, sans avoir au moins des « échanges » avec le KGB pour lequel travaillent d'ailleurs beaucoup de ses amis. Quels « services » le réalisateur aurait-il pu éventuellement rendre ? Peut-être simplement, comme l'écrivain Konstantin Simonov juste après la guerre, s'introduire dans des cercles d'intellectuels progressistes, y améliorer l'image de l'URSS, voire les pousser à s'engager aux côtés de celle-ci ; peut-être aussi comprendre le fonctionnement du cinéma américain pour en rapporter des procédés en URSS. Il n'était pas question, dans son cas, de secrets militaires.

Deux points sont d'ailleurs troublants. Dès le printemps 1980, le cinéaste quitte Sylvette Desmeuzes et s'installe chez Shirley Ma-

---

46. Voir, par exemple : Andrej Končalovskij, «Ja vseгда smotrel na nego s obožaniem» [Je le regardais toujours avec adoration], in *Sergej Bondarčuk v vospominanijax sovremennikov*, M., Èksmo, 2003, p. 327.

47. Sergej Mixalkov, *Čto Takoe Ščast'e* [Qu'est-ce que le bonheur], M., Èksmo, 2007, p. 275.

48. Voir, par exemple : «Svoj Sredi Čužix», art. cit., p. 16-19.

49. Entretien de l'auteur avec Sylvette Desmeuzes Baland, chez cette dernière, 11 décembre 2010.

cLaine<sup>50</sup>. C'est mieux pour sa carrière et ce n'est pas neutre d'un point de vue politique : l'actrice qui a voyagé en URSS, en Chine et dans plusieurs pays du bloc de l'Est passe, à Hollywood, pour une « éminence rouge », et elle a figuré, avec d'autres artistes, sur une liste dressée par Nixon des « dangereux ennemis de l'Amérique »<sup>51</sup>. En outre, Warren Beatty, le frère de Shirley MacLaine et l'un des sex-symbols masculins de l'époque, est en train de tourner *Reds*, une adaptation de *Dix jours qui ébranlèrent le monde*, le livre de John Reed sur la révolution de 1917. Les Soviétiques viennent d'envahir l'Afghanistan, Reagan a été élu à la présidence américaine, les États-Unis et d'autres pays occidentaux boycottent les Jeux olympiques de Moscou, mais le seul long-métrage américain qui, en ces années d'affrontement Est-Ouest, soutient la révolution bolchevique – quelques critiques mises à part – est réalisé par un homme dont la sœur vit avec Kontchalovski, sans nécessairement savoir que la famille de celui-ci connaît bien Andropov, le président du KGB.

Par ailleurs, en mai 1983, Andreï Kontchalovski qui n'a rien tourné depuis *Sibériade* se rend au Festival de Cannes et y rencontre Andreï Tarkovski dont *Nostalghia*, un film réalisé en Italie, est en compétition. Contrairement à Kontchalovski, Tarkovski n'ose alors plus retourner en URSS, car il craint de ne pas être autorisé à en repartir, mais il demande un avis sur la question à son ancien ami. Celui-ci lui conseille de rentrer à Moscou et lui assure qu'Andropov, récemment devenu le numéro 1 du pays, s'est engagé à ne pas interdire à Tarkovski de repartir. Kontchalovski notera la réaction de son ancien ami : « (Il) m'a regardé comme s'il se demandait si je disais la vérité ou travaillais pour le KGB. Depuis que j'étais resté à l'Ouest, cette pensée, visiblement, lui venait en tête<sup>52</sup> ». Effectivement. En 2007, l'auteur de *Sibériade* admettra avoir parlé à Tarkovski à la demande de Nikolai Sizov – directeur de MosFilm et, accessoirement, général des troupes intérieures – qui avait lui-même reçu cette mission d'Andropov<sup>53</sup>. Dans ce cas au

50. *Ibid.*

51. Shirley MacLaine, *Les Stars de ma vie. Mémoires d'Hollywood*, trad. de Monique Burke, Paris, Presses de la Cité, 1996, p. 164-195.

52. Andrej Končalovskij, «Vernis', skazal ja...» [Reviens, ai-je dit...], *Nezavisimaja Gazeta*, 12 décembre 1991, p. 7. Andrej Končalovskij, *Nizkije istiny*, op. cit., p. 129-130.

53. Interview d'Andreï Kontchalovski, *Kul'tura*, 25-31 janvier 2007, p. 16.

moins, Kontchalovski a donc agi, à l'étranger, en tant que porte-parole – indirect, selon lui – de l'ancien président du KGB.

## Conclusion

Après beaucoup de difficultés dues aux soupçons pesant sur lui, Andreï Kontchalovski tourne enfin un premier film aux États-Unis, le très beau *Maria's Lovers* (1984), dont les producteurs sont des Israéliens, et non des Juifs de Hollywood. Il en enchaînera d'autres, sans qu'aucun ne soit jamais un succès, sauf, peut-être, *Runaway Train* (1985). Par la suite, il « reviendra » officiellement en URSS et, jusqu'à aujourd'hui, passe d'un pays à l'autre, de la Russie à l'Europe et de Londres à Moscou.

En 2004, il affiche sur son site ce qu'il considère être les « mythes libéraux du XX<sup>e</sup> siècle » – ce terme de « libéraux » désignant, en Russie, l'attachement aux libertés. Le premier « mythe » est : « La liberté est le but de chaque personnalité » ; le dixième, « Le KGB est l'ennemi irréconciliable de l'humanité<sup>54</sup> ». En outre, juste avant les élections présidentielles de mars 2004, un film qu'Andreï Kontchalovski a consacré à Iouri Andropov est diffusé sur une chaîne à grande audience et cherche à redorer l'image du tchékiste disparu. Sur son site, le fils aîné de Sergueï Mikhalkov défend explicitement le KGB qui aurait été « un instrument de lutte contre la corruption » et « la seule organisation où, à l'époque poststalinienne, les employés étaient payés pour dire la vérité<sup>55</sup> ». Il reprend là un « mythe », créé par Andropov lui-même<sup>56</sup>, alors que ce dernier a mené contre les dissidents une lutte sans pitié, généralisé l'usage de la psychiatrie contre les contestataires, lutté contre les pratiques religieuses et étouffé la culture. Et cette proximité idéologique affichée renforce l'hypothèse selon laquelle les relations privilégiées entre le KGB

---

54. Andrej Končalovskij, « Liberal'nye Mify XX veka » [Les Mythes libéraux du XX<sup>e</sup> siècle], <http://www.konchalovsky.ru/kiber.html>. Ce texte ne figure apparemment plus sur le site, entièrement reconçu, du cinéaste où persiste, en revanche, une version à peine différente : [http://www.konchalovsky.ru/works/articles/myths\\_of\\_the\\_20\\_century/](http://www.konchalovsky.ru/works/articles/myths_of_the_20_century/) (consulté le 3 décembre 2011).

55. Voir [www.kontchalovsky.ru](http://www.kontchalovsky.ru). Ce texte ne figure apparemment plus sur le site du cinéaste.

56. Andreï Soldatov & Irina Borogan, *Les Héritiers du KGB. Enquête sur les nouveaux boyards*, trad. par Natalia Rutkevitch, préf. de Galia Ackerman, Paris, François Bourin Éditeur, 2011, p. 23.

et Andreï Kontchalovski expliqueraient le si étrange « passage à l'Ouest » de celui-ci.

Université Rennes 2,  
EA ERIMIT 4327 – Rennes